

# Exploration de M. H. Berthoud entre les Spelonken et Lorenzo Marquez

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **7 (1886)**

Heft 10

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-132865>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

compléter la reconnaissance du pays entre la colonie allemande du Cameroon et le Bénoué, est mort à Brass, à l'embouchure du Niger.

Un sanitarium va être installé aux îles Canaries. Une société formée à cet effet a acquis une magnifique villa près d'Orotava, dans une vallée dont Humboldt dit que c'est le plus magnifique coin de terre qu'il ait jamais vu.

Un correspondant de l'*Export* écrit de Mogador que l'on a découvert, dans une montagne du voisinage, des filons d'argent et de plomb; mais que le sultan du Maroc a immédiatement interdit l'accès de cette montagne et en a confié la garde à des soldats.

---

### EXPLORATION DE M. H. BERTHOUD ENTRE LES SPELONKEN ET LORENZO MARQUEZ

En annonçant l'année dernière (p. 363-364) la réussite du voyage des missionnaires suisses des Spelonken, MM. H. Berthoud et E. Thomas, du nord du Transvaal au village de Magoud et à Lorenzo Marquez, nous exprimions l'espoir de voir M. Berthoud dresser une carte de tout le pays parcouru par nos compatriotes entre le Transvaal, le Limpopo et la baie de Delagoa. Cet espoir s'est réalisé, et, à la demande du Comité de la Mission romande, nous publions aujourd'hui la carte de M. Berthoud, qui, sans prétendre à une exactitude absolue, comblera néanmoins une grande lacune dans la cartographie de cette partie de l'Afrique; elle donnera, du pays traversé, une idée beaucoup plus vraie que celle que pouvaient fournir les cartes antérieures<sup>1</sup>. Les notes que nous a envoyées M. Berthoud nous aideront à faire comprendre la valeur de ce nouveau document cartographique, en même temps qu'à compléter les renseignements que nos abonnés peuvent déjà posséder sur la configuration, l'hydrographie, le climat, la flore, la faune, l'ethnographie du pays, ainsi que sur la baie de Delagoa.

En comparant les cartes les plus généralement employées à celle de M. Berthoud, les lecteurs seront frappés du grand coude qu'il fait décrire au Limpopo, près de son embouchure. Ce n'est pas sans raison qu'il a adopté ce tracé, qui concorde avec les données fournies par Erskine, dont l'exploration, en 1868, porta essentiellement sur le cours inférieur de ce fleuve, depuis le confluent de l'Olifant River à l'Océan. Il concorde aussi avec les nombreux renseignements recueillis par

<sup>1</sup> Nous avons donné (II<sup>me</sup> année, p. 168) une carte des Spelonken par M. P. Berthoud, avec un article sur cette région (p. 161-165).

M. Berthoud, de la bouche des natifs, soit sur le cours même du fleuve, soit sur les étapes entre le Limpopo et les différents points du pays à lui connus. Enfin, il cadre avec le récit de voyage du Rev. Richards qui, parti de Lorenzo Marquez, mit un jour jusqu'à l'embouchure du Nkomati, passa ce fleuve au gué de Morakwen, le remonta sur sa rive gauche pendant trois jours, et, après l'avoir quitté, atteignit, en trois autres jours, Nwandjobo, sur la rive gauche du Limpopo, ce qu'il n'eût pu faire si la direction du fleuve était simplement NO.-SE., comme l'indiquent les cartes ordinaires.

M. Berthoud a rectifié l'erreur commise par Elton dans son expédition de 1872, et reproduite dans sa carte, d'après laquelle le Nwanetsi serait un tributaire du Manzi Mehlope, tandis qu'il porte directement ses eaux au Nkomati. M. Berthoud attribue l'erreur de l'explorateur anglais à une observation insuffisante de la direction du cours du Nwanetsi. Parti de chez Nkunyana, dans le pays de Mathyé, Elton atteignit bientôt cette rivière, et la traversa deux ou trois fois sans s'assurer de cette direction, puis il se rendit chez le chef Ngwenya ou Sikanjanya, sur la rive droite du Manzi Mehlope, qu'il confondit avec le Nwanetsi, confusion qu'il eût évitée s'il eût interrogé les natifs, qui répondent toujours aux questions géographiques, et s'il eût mieux observé le Nwanetsi lorsqu'il le traversa. Pour ces rivières périodiques, dont la pente est trop faible pour en indiquer le cours au premier coup d'œil, le seul moyen d'en reconnaître la direction vraie est d'examiner les détritiques végétaux amoncelés entre les arbres ou les rochers qui peuvent se trouver dans le lit de la rivière. La preuve fournie par ces détritiques, à M. Berthoud, qui a touché en plusieurs points le Nwanetsi dans son cours inférieur, est irréfutable. Du kraal de Ngwenya, Elton se rendit à ce qu'il appelle « Magud's Kraals and Lakes, » c'est-à-dire aux villages qui formaient le harem de Magoud, où résidaient ses principales femmes, entre le lac Sokotiba et le Nkomati, à 7 kilom. du confluent du Nwanetsi et à une trentaine de kilom. de celui du Manzi Mehlope ; il ne vit ni l'une ni l'autre des embouchures. Il n'y a pas de rivière qui se jette à la mer entre le Nkomati et le Limpopo. Le Lagoa River auquel Elton fait aboutir le Nwanetsi est un simple chenal qui fait communiquer un lac avec l'océan. Ce lac n'est lui-même alimenté que par les pluies, et par quelques petits ruisseaux qui n'ont d'eau que dans la saison pluvieuse.

Quant à la carte de F. Jeppe, de 1878, M. Berthoud l'a suivie partout où elle ne s'écartait pas de ses propres observations ou des renseigne-

ments recueillis par lui. Il faut reconnaître, dit-il, tout ce que la carte de Jeppe a de bon ; étant donné le fait que l'auteur lui-même n'a pas parcouru les pays nouveaux dessinés par lui, et qu'il n'a fait qu'un travail de seconde main, on ne peut que le louer d'avoir fourni une carte aussi exacte dans ses grandes lignes. Actuellement il en prépare une nouvelle édition, pour laquelle il s'est adressé à tous ceux qui pouvaient lui procurer des renseignements, et pour laquelle il pourra profiter des observations de M. Berthoud.

Outre les documents susmentionnés, ce sont surtout les observations personnelles du voyageur qui lui ont servi pour dresser la carte actuelle. Elles ont été recueillies dans plusieurs excursions : l'une, en 1881, jusqu'à Tsikundo, au NE. de Valdézia ; une seconde, en 1883, avec M. Edm. Gautier, à l'est des Spelonken, jusque sur les bords du Singwedzi ; la troisième, en 1885, avec M. Thomas, dans la direction du SE. ; comme pour la précédente, le voyageur était pourvu d'un baromètre anéroïde compensé et de deux boussoles, une de poche et l'autre d'arpenteur ; celles-ci lui furent utiles surtout dans la partie montagneuse du pays.

Les résultats fournis par le baromètre furent exacts ; réglé à l'observatoire de Lorenzo Marquez, il ne présentait qu'une différence de 150', sur laquelle M. Berthoud réduisit toutes les observations hypsométriques qu'il avait prises. A côté de ses observations personnelles, il a interrogé un grand nombre d'indigènes et a soumis leurs réponses à un examen minutieux, les opposant les unes aux autres, les comparant aux siennes, et ne les consignant qu'après en avoir reconnu l'exactitude. Il avait sur beaucoup de voyageurs, l'avantage de pouvoir se faire comprendre facilement des natifs, et d'avoir, dans les chrétiens indigènes, de fidèles interprètes, lorsqu'il avait affaire à des individus appartenant à d'autres tribus. Il n'a pas relevé, sur la carte que nous publions aujourd'hui, l'itinéraire d'une nouvelle course de trois semaines, du 1<sup>er</sup> au 21 juin de cette année-ci, au pays de Chilouvane, où il s'est rendu par d'autres sentiers que ceux qu'il avait suivis dans le voyage précédent. Il a escaladé plusieurs sommets, d'où il a procédé à une triangulation exacte d'une assez grande étendue de pays, au moyen de sa boussole d'arpenteur. Ne possédant pas encore ses dernières observations nous n'avons pu en profiter. Pour une édition ultérieure de notre travail, nous aurons en outre à notre disposition les notes que M. Berthoud aura recueillies dans une course qu'il se proposait de faire, avec M. Jaques, un de ses collègues, de Valdézia, par la vallée du Leboubyé, si possible

jusqu'à son confluent dans le Limpopo, pour revenir par les montagnes du Zoutpansberg en visitant le lac Foundoudzi. La carte actuelle pourra ainsi recevoir de nouveaux détails complémentaires, qui feront toujours mieux connaître cette partie du pays, encore si peu connue.

C'est en effet aux parties les moins connues du Transvaal, et des possessions portugaises, aux districts du Zoutpansberg, de Lydenburg et de Lorenzo Marquez, que se rapporte notre carte. Entre les possessions portugaises et le Transvaal, la frontière est donnée exactement dans les conventions et les cartes; mais il n'est pas possible de la suivre sur le terrain, qui diffère sensiblement de l'idée que s'en faisaient les parties contractantes. Ainsi, le Pokiones Kop, qui devait servir de point de repère pour cette frontière, au confluent de la Tabi et de l'Olifant, n'existe pas.

Quant au relief de cette partie de l'Afrique, en s'éloignant du sud, la chaîne du Drakensberg s'abaisse légèrement, jusqu'à la profonde déchirure où coule le Nkomati. Entre celui-ci et l'Olifant, elle présente un puissant massif irrégulier, qui atteint 2500<sup>m</sup> à 2700<sup>m</sup>. Les monts Maboulana sont composés d'une quantité d'énormes tours, s'élevant par étages régulièrement superposés et séparés par de profondes vallées; l'Olifant en particulier est encaissé et resserré entre ce haut massif des montagnes du district de Lydenburg et la chaîne des Ba-Pedi du district du Zoutpansberg. Dans ce dernier, la prolongation de la chaîne du Drakensberg présente un nouveau caractère. En s'avancant vers l'est, le plateau élevé de Marabastad forme une sorte de barrière hérissée d'un certain nombre de pointes qui peuvent atteindre jusqu'à 2000<sup>m</sup>, puis, tout à coup, la barrière descend à pic, et forme, de l'Olifant jusqu'à la chaîne de Modjadji, une série de hautes murailles verticales. Très habiles à découvrir les passages à travers les montagnes, les Boers n'ont pas réussi à trouver, entre ces murailles, une seule route pour leurs wagons. Au nord de Modjadji, le plateau descend insensiblement, puis forme, dans les grandes Spelonken, un fouillis de promontoires, qui souvent reviennent sur eux-mêmes en forme de cirques, et s'abaissent peu à peu de manière à présenter une série de collines ou de bas plateaux ondulés. Le dernier de ces promontoires est celui qui, partant de Maïlaskop, se dirige au NE., élève le phare du Lébolé, se redresse encore une fois à Masao, et de là diminue rapidement jusqu'au Leboubyé. C'est entre ce promontoire et le Leboubyé que se trouvent les petites Spelonken, passage par lequel on peut sortir du haut plateau, pour se diriger vers la côte, soit au NE., soit à l'Est, soit au SE.; à partir de là il n'y a plus

de montagnes proprement dites à traverser ; c'est une descente continue, du haut plateau jusque dans les plaines basses. Un profil du pays donnerait aux Spelonken l'aspect d'une tranchée dont les matériaux auraient servi à faire le Pisang Kop, qui n'est pas sans quelque analogie avec le Salève, près de Genève. Au lieu de se diriger du sud au nord comme le Drakensberg, la chaîne du Zoutpansberg s'étend de l'ouest à l'est. C'est un massif à part, dont certains sommets peuvent avoir 2300<sup>m</sup>. Quelques chaînons de ce massif forment, à leur sommet, de véritables hauts plateaux d'une grande étendue. Le Limpopo marque la limite septentrionale de ces groupes de montagnes se rattachant au Drakensberg.

Le bord du grand plateau central, dans cette partie de l'Afrique, est loin de présenter une ligne droite, non plus qu'une ligne parallèle à la côte de l'Océan, aussi la plaine maritime, ou bas pays, est-elle d'une largeur très irrégulière. Tandis que dans la colonie de Natal, les contreforts du Drakensberg baignent presque leur pied dans la mer, le bas pays qui commence dans le Zoulouland, va en s'élargissant vers le NE., si bien qu'à la latitude des Spelonken, sa largeur est de plus de 600 kilomètres.

Au sud du Limpopo, cette partie du pays peut être divisée en deux parties assez égales, séparées par la chaîne des monts Lebombo et Longwé, qui, dans l'opinion de M. Berthoud, a dû former, dans les temps préhistoriques comme une sorte de barrière contre la mer, et plus anciennement encore, à l'époque où l'océan baignait le pied du Drakensberg, un groupe d'îles entourant une vaste lagune. Il y a eu sans doute un temps où les monts Lebombo servaient de rempart aux sables que le vent et la mer ne cessent d'accumuler sur la côte orientale d'Afrique, et qui rendent si précaires les travaux que l'on fait pour creuser des ports à Durban, à Port-Élisabeth, etc. Le Lebombo était vraisemblablement, pour le pays à l'ouest, ce que sont actuellement, pour la baie de Delagoa, la presqu'île de Maputha et l'île d'Inyack. En effet, à l'ouest des monts Lebombo, l'on ne trouve pas des dunes de sable comme on en rencontre à l'est de cette chaîne jusqu'à la mer.

Entre le Drakensberg et le Lebombo, le pays présente l'aspect d'une vaste plaine unie, dénudée, monotone. A part les contreforts que le Drakensberg projette à l'est et qui ne dépassent guère 1000<sup>m</sup> — sauf le Yingwekulu (montagne de fer) 1085<sup>m</sup>, et le Madzinbanombé, 1100<sup>m</sup>, — on peut dire que c'est un plateau bas, légèrement ondulé, offrant çà et là quelques pics isolés formant de vraies tours d'observation, par exemple

le pic de Mpalaora (500<sup>m</sup>). Il n'a pas de vraies forêts ; quoique les arbres y soient très nombreux, ils n'y forment jamais de fouillis, sauf sur les berges des rivières. Il semble que la mer vienne de s'en retirer, tant il y a peu de terre végétale ; ce ne sont que rocailles, variant de grosseur entre le cailloutis des routes civilisées et les pierriers de certaines de nos montagnes. Cependant l'herbe croît presque partout, tantôt grossière et dépassant d'un ou deux pieds la tête d'un homme à cheval, tantôt courte, fournie, et offrant une nourriture savoureuse au bétail. Cependant la population est très faible, soit à cause de la grande sécheresse du pays, soit par suite des nombreuses guerres qui l'ont ravagé, depuis que Manikos a quitté le Zoulouland, il y a une cinquantaine d'années, pour parcourir en dévastateur toute cette région jusqu'au Zambèze. En traversant le pays avec un guide, on recueille souvent des paroles comme celles-ci : « ici demeurerait un tel, dont la tribu a été anéantie, ou les restes en ont été dispersés aux Spelonken ou chez Modjadji ; là résidait tel autre qui s'est enfui vers le nord avec les débris de son peuple. » Aujourd'hui l'on peut marcher des journées entières sans rencontrer un seul village. Il faudrait la sécurité et la prospérité pendant de longues années, pour que le pays redevînt ce qu'il était il y a un siècle.

La contrée comprise entre le Lebombo, le Limpopo et la mer est aussi peu peuplée. Au nord de l'Olifant le plateau peu élevé est sans eau, traversé par de rares sentiers, et sert encore de gîte à quantité de bêtes sauvages. Les Boers ont été empêchés par la tsétsé de s'avancer jusque là vers l'est. Les indigènes se sont réfugiés le long des cours d'eau, et là où ils ont pu creuser des puits dans le lit de rivières périodiques. C'est surtout au sud de l'Olifant que s'est groupée la population, assez dense jusqu'à Lorenzo Marquez. Ce n'est pas que le sol soit beaucoup meilleur qu'à l'ouest ou au nord, mais c'est la patrie des indigènes qui habitent ce district, et quoique le terrain soit très sablonneux, la population sait en tirer une nourriture variée et abondante. L'altitude est peu élevée, et elle diminue graduellement jusqu'au Nkomati ; on n'y trouve guère de vraie plaine qu'entre le Lebombo et le Nwanetsi, avec deux seuils entre ce dernier, le Manzi Mehlope et le Limpopo. Au sud du Nkomati on ne rencontre plus qu'une série de dunes, d'une hauteur de 300<sup>m</sup>, qui souvent laissent entre elles des marécages infranchissables, où les indigènes eux-mêmes redoutent de s'enlizer, ou de charmants lacs, qui, paraît-il, ne possèdent pas de poissons.

Au risque de paraître énoncer une opinion contraire aux idées généralement reçues, M. Berthoud ne craint pas de dire qu'il croit ces pays

habitables pour des Européens. Il rectifie ce qui a été dit de l'insalubrité du Transvaal et des Spelonken en particulier. « Certaines parties du Transvaal, » dit-il, « sont malsaines, comme l'étaient le Valais et la plaine du Rhône avant l'endiguement du fleuve. En s'élevant au-dessus de la plaine basse, on trouve un air pur et salubre. De même pour le pays entre le Drakensberg et la mer. Demeurez dans les bas-fonds, au bord d'une rivière encaissée dans un vallon brûlant et sans air, vous serez dans des conditions où la maladie sera presque inévitable. Choisissez, au contraire, une colline élevée, bien aérée, couchez à quelques pieds du sol, et vous vivrez sans voir flotter devant votre imagination le spectre de la fièvre. » M. Berthoud cite l'exemple d'un Européen, M. Kohn, qui vit à Cossine depuis deux ans sans avoir eu la fièvre. D'ailleurs, comme il le fait encore remarquer, la fièvre est à peu près la seule maladie de ce pays ; quoiqu'elle remplace pour les Européens bon nombre de maladies d'Europe, en réalité les étrangers sont moins souvent malades qu'en Europe. La mauvaise réputation faite à cette partie de l'Afrique provient, d'après M. Berthoud, du fait que beaucoup de voyageurs, chercheurs d'or, etc., débarquent à Lorenzo Marquez dans la mauvaise saison, et se mettent en route dans des conditions tout à fait défavorables. Dès lors, qu'un voyageur fatigué, surpris par un orage dans un endroit marécageux, soit saisi par le froid humide de la nuit, il échappera rarement à la fièvre ; même la quinine ne l'en préservera pas, et, dans le plus grand nombre de cas, il mourra au bout de peu de jours. Le gin et le whisky font aussi comprendre que Lorenzo Marquez et la route du Transvaal soient de véritables cimetières. Mais, qu'une station soit créée sur une colline, à 150<sup>m</sup> au-dessus de la plaine basse, que la maison en soit bien aérée, comme celle d'Éliasib, dans le Non-dwana, il ne sera pas difficile de se garantir contre la fièvre ou d'en surmonter les atteintes. Les rayons d'un soleil ardent sont à redouter plus encore que l'humidité.

En ce qui concerne Lorenzo Marquez, il est certain que la fièvre y fait de grands ravages. D'une cinquantaine d'Européens que MM. Berthoud et Thomas y virent l'année dernière, une dizaine sont morts entre les mois de décembre et d'avril. Mais les conditions sanitaires de la ville ne peuvent être attribuées au pays tout entier. Sans doute, la baie de Delagoa fait de cette ville un port de premier ordre, mais c'est aussi cette baie qui la rend le tombeau des Européens. Six rivières, dont deux sont de véritables fleuves, y apportent les eaux d'un immense bassin, et, avec ces eaux, une masse incalculable de débris de toutes

sortes. Le promontoire de Maputha, l'île d'Inyack et, plus loin, celles de l'Éléphant et de Sheffin, empêchent ces détritiques de descendre à la pleine mer à la marée descendante, en sorte qu'ils entretiennent là un foyer permanent de pestilence. En outre, l'îlot sur lequel la ville est bâtie est séparé de la terre ferme par un marais d'une centaine de mètres de largeur. Autre remarque à faire sur les conditions climatologiques de ce pays : les brouillards, moins épais, il est vrai, que ceux de Londres, sont fréquents sur la côte, surtout au sud du Nkomati. Le pays entier peut en être recouvert, mais le plus souvent ils sont locaux ; chez Magoud, ils sont beaucoup plus rares qu'au sud du Nkomati. Ils commencent à monter après le coucher du soleil, quelquefois vers 10 heures ou minuit, et, suivant leur densité, ils se dissipent avant ou après 8 heures du matin.

Le pays qu'embrasse la carte de M. Berthoud appartient aux deux bassins du Limpopo et du Nkomati ; ceux des affluents de ces deux fleuves qui prennent naissance dans la chaîne du Drakensberg sont permanents, tandis que ceux dont les sources sont dans le bas pays ne sont que périodiques, même le Nwachitchondwen, le Nwanetsi et le Manzi Mehlope ; en revanche, ils forment souvent de grands étangs ou lacs, où s'ébattent les hippopotames et les crocodiles ; le Manzi Mehlope, par exemple, forme une série de 7 ou 8 grands lacs très profonds et très peuplés. Les rivières permanentes ont toutes une eau claire, fraîche (15° à 16°), excellente ; le courant en est rapide, mais diminue à mesure qu'on s'éloigne des montagnes. Lors des premières pluies, la crue, d'abord temporaire, n'est causée que par l'eau qui n'a pu filtrer en terre ; la vraie crue ne commence qu'en janvier, quand les pluies sont abondantes, elle se maintient à une certaine hauteur pendant une durée de trois à cinq mois, suivant la quantité d'eau tombée, puis elle diminue jusqu'en octobre ou novembre. Les rivières estivales suivent une marche correspondante, mais leurs crues se maintiennent rarement aussi longtemps ; en mai ou juin elles sont déjà à sec. A l'exception des plaines basses du cours inférieur du Nkomati et du Limpopo, cette région ne présente guère d'inondations, le lit des rivières étant généralement large et très encaissé. Çà et là des ruisseaux temporaires déposent des couches de sel qu'exploitent les indigènes.

Quant à la navigabilité des fleuves, M. Berthoud estime très hasardée l'affirmation d'Elton, qu'il pourrait amener des steamers par le Limpopo jusqu'au confluent du Leboubyé. La tentative de la *Maud*, qui a remonté le fleuve jusqu'à Nwandjobo, n'est pas suffisante. La

barre à l'embouchure du Limpopo est mauvaise, et, même après l'avoir passée, on rencontre des courants tournants qui rendent l'entrée du fleuve réellement dangereuse. M. Berthoud a vu à Cossine un employé de la maison Régis, de Lorenzo Marquez, qui avait, à Bembé, à 5 kilom. de l'embouchure du Limpopo, une succursale dirigée par un Portugais; aujourd'hui la succursale a été supprimée. M. Berthoud croit que le Nkomati présenterait des avantages bien supérieurs. La mer venant se briser contre les îles Sheffin, le fleuve s'écoule tranquillement entre la côte et ces îles et ne présente aucun obstacle à la navigation. Il est large et profond et déjà sillonné par les barques des Banyans et des agents des maisons de commerce de Lorenzo Marquez. Aujourd'hui elles ne se rencontrent guère que jusqu'à Cossine, quoiqu'il soit navigable, dit M. Berthoud, jusqu'au confluent du Nwanetsi, et sans doute plus haut encore. Autrefois les Banyans avaient des établissements aux kraals de Magoud et remontaient jusque là avec leurs barques. Un petit steamer à faible tirant d'eau pourrait, même aux eaux basses, remonter le fleuve très haut, sans grande force, car le courant est si faible que les pirogues des indigènes, taillées dans des troncs d'arbres, peuvent le remonter à l'aide d'une seule pagaie. Déjà actuellement les embarcations de Lorenzo Marquez remontent le Maputha à plusieurs journées dans l'intérieur, et le Tembe passe pour être navigable dans une partie de son cours.

En terminant, qu'il nous soit permis de transcrire ce que nous dit M. Berthoud des incendies allumés par les indigènes. « Les incendies ne détruisent pas seulement l'herbe de l'année ou les branches séchées et tombées; j'ai vu de grands arbres très vigoureux brûler par le pied et tomber au bout d'un jour, les feuilles encore vertes. Le pied seul brûlait; les flammes, très courtes, ne montaient pas à un mètre au-dessus du sol; mais le brasier était rendu ardent par toute la végétation desséchée qui avait entouré le pied de l'arbre. C'est le moyen qu'emploient les natifs pour faire tomber les grands arbres. Ceux que j'ai vus ainsi traités étaient d'une espèce d'acacia de haute futaie, à écorce jaune, lisse et comme saupoudrée de haut en bas d'une sorte de fine poudre verte, qui s'attache au doigt et y produit l'impression que produit le talc. Ces arbres aiment les endroits humides, ou plutôt les terrains rafraîchis par le voisinage d'une rivière ou d'un marécage; ils contrastent vivement avec toutes les autres essences environnantes. Les baobabs sont rares et servent de points de repère aux voyageurs. Les indigènes désignent sous le nom de petit baobab une plante de 0<sup>m</sup>,30 de

hauteur et d'environ 0<sup>m</sup>,60 de circonférence; elle porte de petites branches écourtées, de 0<sup>m</sup>,08 à 0<sup>m</sup>,10 de long, terminées par de très jolies étoiles, de dix pétales, à bord rose et centre blanc. Ces charmantes fleurs font un effet étrange sur ce corps disproportionné. Le suc de la plante renferme, paraît-il, un venin qui peut rendre aveugle; les natifs le craignent beaucoup. »

Les observations de M. Berthoud sur les limites de l'habitat de la tsétsé sont très utiles à noter. Les cartes nous ont accoutumés à nous les représenter comme formant une ligne ininterrompue de tirailleurs, tandis que la tsétsé habite des districts déterminés connus, ce qui permet de traverser un pays où elle se trouve sans que les attelages de bœufs aient à en souffrir, si l'on sait choisir les endroits qui en sont exempts. Elle affectionne beaucoup la chaleur, les vallons encaissés et brûlants, les arbrisseaux et le voisinage des buffles. Toutefois on peut trouver un pays à buffles, sans tsétsé; par exemple, les forêts au sud du Nkomati, qui servent de gîte à des troupeaux de buffles, à des lions, à des éléphants, sont exemptes de tsétsé. Il faut remarquer aussi que toutes les bêtes sauvages exécutent des migrations suivant les saisons. En hiver, dès que les chasseurs arrivent sur les territoires des chasses, le gibier se retire vers les déserts plus éloignés, puis, quand les chasseurs s'éloignent avec le retour des pluies, il revient vers le haut pays; c'est ainsi que, quoique depuis 30 ou 40 ans le voisinage des Spelonken soit fréquenté par les chasseurs blancs et noirs, on peut encore, de mars à mai, aller chasser l'autruche à une petite journée de marche de ce district.

Les tribus de la partie de l'Afrique représentée dans la carte appartiennent aux deux grandes divisions des Cafres et des Be-Chuana; celles des Cafres sont de beaucoup les moins nombreuses. Les Swazi se rattachent très étroitement aux Zoulous; et, à partir de la baie de Sainte-Lucie, s'étend jusqu'au Zambèze et assez avant dans l'intérieur, la grande tribu des Gwamba, infiniment plus nombreuse que les Zoulous et les Swazi. Par suite des bouleversements causés par quelques chefs swazi et zoulous, les diverses familles des Gwamba sont très mélangées; plusieurs d'entre elles ont été dispersées dans tout le pays; mais ils se reconnaissent encore pour frères et gardent soigneusement le nom de leurs clans. Il y a lieu de distinguer la tribu et le clan, ou si l'on veut garder le nom de tribu pour la nation entière, il faut dire que la tribu se divise en clans, et ceux-ci en familles. Jamais ils ne font de confusion à cet égard; un enfant de douze ans connaît toujours le nom de son

clan et celui de sa famille. Pour les Gwambá, qui occupent un territoire très étendu, l'on peut dire que la nation comprend des tribus dont chacune se subdivise en clans qui, à leur tour, se divisent en familles. Quand on veut honorer quelqu'un, on l'appelle du nom du chef de son clan. Les Be-Chuana ont, dans les Spelonken et dans le Zoutpansberg, plusieurs tribus; peut-être les plus petites ne sont-elles que des clans qui ont grandi et dont le nom est devenu celui d'une tribu. Il s'en trouve des exemples chez les Gwamba.

L'époque où les tribus se sont formées n'étant pas très ancienne, la division des langues et leur parenté correspond encore à celle des tribus. Pour ces rapports, on consultera avec profit l'ouvrage de M. Cust : *Languages of Africa*, dont nous avons parlé, V<sup>me</sup> année, p. 38 à 45.

### LE PORTUGAL ET LE ROI GUNGUNHANA

Les conditions dans lesquelles se trouvent les populations des territoires situés à l'ouest du littoral portugais, au sud du Zambèze, ont attiré notre attention, à propos d'un traité conclu, le 12 octobre 1885, par le gouvernement de Lisbonne, avec le successeur du roi Oumzila, Gungunhana, et des espérances que peuvent faire concevoir, pour la civilisation de ces territoires, telles ou telles des stipulations de cet engagement.

Des tribus inoffensives sont depuis longtemps l'objet des attaques des Zoulous d'Oumzila et de son fils; celle des Ba-Tchopi, en particulier, voit son pays réduit à un état d'insécurité absolue, d'immenses étendues redeviennent désertes. La soif du sang est ainsi entretenue chez les Zoulous, et le désir de la vengeance chez les tribus soumises. Mais c'est surtout le commerce d'esclaves qui démoralise ce pays, où il se pratique sur une grande échelle, du Zambèze jusqu'à Lorenzo Marquez. C'est dans ces guerres que les Banyans, les mauvais génies de l'Afrique orientale, s'approvisionnent d'esclaves; ils y poussent les chefs, en leur offrant d'acheter les esclaves faits pendant la guerre; puis ils promènent les femmes et les enfants dans tout le pays, et les vendent contre l'or apporté des mines d'or ou de diamants, même de Natal et de Capetown, ou contre de l'ivoire et d'autres produits indigènes. Ils ne craignent pas de les conduire jusqu'aux villes du littoral, sous les yeux des Portugais et de leurs gouverneurs. Le nombre des esclaves appartenant aux Banyans de Lorenzo Marquez, Inhambané, Sofala, etc., est énorme. Le